Nécropoles protohistoriques

Colette Roubet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2693>
DOI : 10.4000/encyclopedieberbere.2693
ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 4 octobre 2012
Pagination : 5338-5342
ISBN : 978-90-429-2640-0
ISSN : 1015-7344

Référence électronique

Colette Roubet, « Nécropoles protohistoriques », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 33 | 2012, document N23, mis en ligne le 23 novembre 2020, consulté le 17 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2693> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2693>

Ce document a été généré automatiquement le 17 février 2022.

© Tous droits réservés

Nécropoles protohistoriques

Colette Roubet

- 1 Le terme de nécropole s'est imposé lorsqu'on découvrit en Afrique du Nord plusieurs types d'architectures funéraires en pierre, ainsi que d'autres, sans références historiques, se dressant sur de vastes espaces. Dès le début des recherches archéologiques en Algérie, la nécropole dolménique de Beni Messous*, située non loin du lieu de débarquement des troupes militaires françaises en 1830, fit l'objet d'un signalement transmis par le Capitaine Cl.-A. Rozet, le 4 septembre 1831, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Dondin-Payre 1994, p. 8, 12).
- 2 Durant la seconde moitié du XIX^e siècle les recherches pionnières conduites par des savants et amateurs enthousiastes signaleront bien d'autres nécropoles en Algérie. Cependant, leurs découvertes faites à cette époque-là, publiées sommairement, restèrent le plus souvent inédites et ne fournirent pas les informations fondamentales.
- 3 Un siècle plus tard l'œuvre synthétique et magistrale de G. Camps consacrée *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques* (1961) a tenté de réunir, évaluer et classer une documentation éparse, disparate et partielle pour dresser un cadre culturel de l'évènement majeur protohistorique qu'elle révélait, le plus souvent sans repères chronologiques précis. Le premier constat que G. Camps met en évidence insiste sur l'individualisation nette du lieu de sépulture, par rapport au lieu d'habitat, qu'établit l'individu qui inhume son défunt et que matérialise la sépulture. Si pour les populations néolithiques et antérieures, l'inhumé est installé avec les vivants, dans leur espace, tout près d'eux en grotte, aux époques postérieures chaque sépulture correspond à une structure lithique, édifiée hors de l'espace domestique, loin des chemins de parcours, sur des versants et des plateaux rocheux isolés, en hauteur et bien en vue. Cette rupture comportementale majeure sert désormais de repère chronologique et installe les populations et leurs nouvelles pratiques dans une nouvelle époque : la Protohistoire :
« Les temps protohistoriques en Afrique du Nord se caractérisent par l'établissement des sépultures en des lieux distincts de l'habitat ; il y a certainement dans l'apparition de cette nouvelle coutume le signe de transformations profondes dans les croyances » (p. 463).

- 4 Interprétant les témoins d'une architecture originelle conservée sur place, dans les territoires septentrionaux et sahariens, G. Camps confirma et précisa l'existence de plusieurs types de monuments (première partie de l'ouvrage). Il établit pour certains une autochtonie africaine (grottes, tumulus, tertres, cercles, *bazinas**, monuments à niche et à chapelle) et pour d'autres une origine méditerranéenne (hypogées*, allées couvertes*, dolmens*), plus précisément siculo-italienne (*haouanet**) et ibérique (cistes ou silos). Signalant parfois des connaissances techniques et des savoir-faire typiques du comportement de bâtisseurs, il ne put, comme cela se pratiquait ailleurs en Méditerranée, les comparer à ceux qu'auraient laissés d'éventuels vestiges d'un habitat contemporain construit, ici inexistant, ou réduits à de « fragiles mapalia* » (p. 48).
- 5 Il remarqua ensuite l'indigence du mobilier funéraire, sa rusticité et l'état résiduel des bio-témoins, anthropologiques et fauniques, perdus ou recueillis à la hâte, lors de fouilles sommaires (seconde partie de l'ouvrage). Une fois toutes les informations contrôlées, il parvint cependant à transmettre la perception d'une présence en mosaïque de nombreuses communautés anthropologiquement composites, dont certaines s'avéraient descendre de lointains ancêtres préhistoriques. Si la plupart d'entre elles étaient paysannes et semi-sédentaires, agro-pastorales et montagnardes, d'autres strictement pastorales, auraient mené une vie nomade qui les rendit presque insaisissables et à qui furent rattachés les tumulus croulants du rebord méridional de l'Atlas et des zones steppiques présahariennes. C'est à partir de données culturelles diverses, ne fournissant pas de durées repères précises, à quelques exceptions près (céramique : forme, décor peint, stylisation ; parure-bijoux ; coquillages ; haches polies ; figurines ; objets en verre, objets métalliques de parure, monnaies, armes ; offrandes végétales, animales, etc., Camps, p. 222-225), qu'il perçut une série de signes de pauvreté, de repliement, dans certains cas liés au nomadisme, et d'épanouissement matériel pour d'autres, lié au solide enracinement des populations sédentaires dans leurs territoires économiquement mis en valeur. Ces signes contribuèrent à esquisser « un tableau du milieu sociologique » (p. 221) assez homogène caractérisé par l'unité de la céramique modelée, par l'acquisition ou non de biens et le partage de nombreuses pratiques culturelles spécifiques, imprégnant symboliquement leur environnement et leur quotidien. Ne détenant pas assez de faits décisifs (rareté des métaux précieux, p. 422) qui auraient pu conduire à établir une structure économique et sociale générale précise, G. Camps ne se crut pas autorisé à évoquer, par exemple, certains aspects économiques vraisemblables (agriculture et élevage) d'une petite « élite paysanne » probablement émergente, tardivement. Celle-ci devait disposer déjà d'une culture matérielle diversifiée, issue de l'échange et du rôle des marchés offrant de multiples biens manuellement confectionnés, mais périssables (en peau*, tissages*, vannerie* et nattes* etc.), certes non conservés dans les sépultures, mais qui devaient accompagner, comme récemment encore, le quotidien et les festivités, dans l'habitat ou sous la tente. Aussi est-il permis de penser, même en l'absence de ces données matérielles, en s'appuyant notamment sur de solides potentialités locales issues de terroirs fertiles et productifs (gestion de l'eau) aménagés et « domestiqués » durant toute la période néolithique, que certaines conditions d'une relative auto-suffisance économique étaient déjà réunies et stabilisées, à une haute époque protohistorique non encore chronologiquement précisée, mais antérieure à l'apparition des royaumes berbères, qui surent à leur tour les exploiter, avant l'arrivée des Romains. Certes, les témoins culturels rares et chargés de peu de sens, interdisent de dépasser le stade factuel.

Certaines conjectures non hardies peuvent cependant se déduire et découler du long maintien d'un vécu rural traditionnel, fondamental, conservé avec la langue berbère et les traditions orales, dans quelques refuges montagnards jusqu'au XX^e siècle. Celui-ci s'accompagnait de nombreux biens – produits et créés sur place – d'un confort domestique et économique, livrés à la convoitise sur les marchés puis installés dans l'intimité des fermes et de l'habitat, plaidant en faveur d'une reconsidération du relatif état de « pauvreté » (p. 40, 218, 461) qui serait à réserver, peut être à une certaine classe sociale de petits nomades.

- 6 Lorsqu'on consulte la carte de « répartition des dolmens en Afrique du Nord », dressée par G. Camps, (p. 122-123, fig. 22) présentant la liste et la localisation des 60 nécropoles (39 en Algérie, 11 en Tunisie et 10 au Maroc), notre esprit reste aussi fortement impressionné que le sien par la densité et leur concentration au Maghreb oriental, Tunisie centrale et occidentale incluse, entre Maktar* et Bougie* au Nord, l'Aurès* et les Néméncha* au sud, coïncidant avec les contreforts montagneux et collinaires du Tell et de l'Atlas. Ceci le conduisit à individualiser trois aires culturelles septentrionales, un pays des *haouanet* en région côtière tunisienne, un pays des dolmens de Maktar à Cirta*, enfin un vaste espace steppique, présaharien, à tumulus, sans compter un domaine saharien caractérisé par d'autres monuments africains typiques.
- 7 Ensuite lorsqu'on superpose cette carte et celle des céramiques inventoriées (Camps, p. 216-217, fig. 85) on constate que le Maghreb oriental fut non seulement la région qui en livra le plus (98 %) mais celle surtout au sud de laquelle passait, d'après le géographe J. Despois, la limite méridionale de la culture non irriguée de céréales ; c'est-à-dire celle qui concentra une agriculture nourricière, permanente, variée et abondante. Donnée majeure installant l'agriculture (blé et orge) comme la réponse légitimant un tel contexte démographique et socio-économique, argument invoqué ci-dessus.
- 8 La troisième partie de l'ouvrage traite des rites funéraires, du sort du cadavre, des besoins du mort, du culte.

« Les rites funéraires, dont l'évolution est extrêmement lente, ne peuvent pas plus que les modestes poteries modelées, contribuer à la fixation d'une véritable chronologie [...] les variations qui peuvent apparaître d'une région à l'autre sont imputables à des facteurs géographiques et ethniques [...] » (p. 462). « Le rôle social est [...] accentué par les cérémonies funéraires qui font de la nécropole un lieu de rassemblement » (p. 557).
- 9 Cet ouvrage dense et précis renferme tant d'autres thèmes, qu'il reste encyclopédique sur les monuments et les rites ; pourtant cette concentration d'informations capitales ne parvint pas à mieux éclairer ces temps protohistoriques privés de tout l'arrière plan socio-économique qu'aucune recherche postérieure n'est venue apporter, depuis cinquante ans. Reste que sur ces territoires orientaux déboisés, restés fertiles, les implantations paysannes berbères périphériques, semi-sédentaires et nomades vécurent en symbiose durant trois millénaires au moins avant l'Histoire avec leurs nécropoles. Cette présence mégalithique berbère protohistorique s'impose à nous aujourd'hui et s'est si profondément enracinée dans ces territoires qu'elle parvient seule à compenser par son étendue, sa densité, et le mystère qu'elle conserve, le menu d'une documentation irrémédiablement perdue.

Remarque

- 10 Il est logique et nécessaire de rechercher dans les temps préhistoriques voisins les fondements du mouvement funéraire ayant conduit à la création d'une nécropole protohistorique ; c'est bien le projet de l'*Encyclopédie berbère* et le nôtre. Cependant les données sémantiques invoquées et les références archéologiques admises pour traiter ce thème, à ces deux époques, sont loin d'être précisées, elles restent vagues, voire différentes. On peut reconnaître au concept de nécropole d'âge protohistorique et d'âge préhistorique certains espaces de questionnements communs portant par exemple sur la durée, la diversité, les choix du lieu et des inhumés, mais il en est d'autres, comme la relation directe à l'habitat, ou à une seule population, qui s'opposent ; on perçoit à travers ces réponses distinctes comme des étapes d'une évolution du concept de nécropole. D'autre part, l'état d'avancement de la recherche sur ce thème concernant deux périodes multimillénaires exige que les voies d'analyse restent provisoirement parallèles durant cette enquête.
- 11 La substance scientifique issue de données préhistoriques qui donnerait du lien et raviverait l'intérêt pour les nécropoles protohistoriques et le mouvement mégalithique devrait provenir de résultats archéologiques obtenus à partir de nombreuses sépultures d'âge néolithique et de l'établissement de comportements qui en découleraient. Par leur nombre et leurs références chronologiques sûres, ces données pourraient alors être proposées pour examiner en continuité ou non les plus anciennes nécropoles protohistoriques. Or, tout cet ensemble documentaire manque.
- 12 Aussi, en l'absence d'informations solides permettant d'établir ces indispensables liens, examinerons-nous séparément le thème de la nécropole préhistorique, non pas d'ailleurs dans la continuité chronologique que nous aurions souhaité suivre, mais plutôt en cherchant à retrouver les plus anciennes traces d'une documentation solide installant pour la première fois le concept de nécropole dans l'univers mental et symbolique de l'Homme préhistorique de l'Afrique du Nord. Ainsi en descendant de l'échelle préhistorique pour rejoindre les temps protohistoriques tenterons-nous d'établir le constat des connaissances acquises.

BIBLIOGRAPHIE

- CAMPS G., 1961 – *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, AMG.
- DONDIN-PAYRE M., 1994 – *La commission scientifique d'Algérie. Une héritière méconnue de la commission d'Égypte*. Mémoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XIV, Paris, De Boccard, 142 p.

INDEX

Mots-clés : Mort, Protohistoire, Rite